

Ce texte est extrait d'un livre de **Charles Legras**, *Chez nos contemporains d'Angleterre*, publié en 1901, Librairie Paul Ollendorff.

L'auteur y dresse en peu de pages quelques portraits d'écrivains anglais, épures assez saisissantes et véridiques de leurs œuvres, dont celles de JMB, George Meredith, Thomas Hardy, Marie Corelli, mais également des esquisses d'auteurs bien moins connus en France, tels [Arthur Wing Pinero](#), [Sydney Grundy](#), [Edmund Gosse](#), etc.

Le portrait de Barrie m'a semblé tellement juste qu'il m'a paru nécessaire de le reproduire ici. Contrairement à un certain biographe français – François Rivière pour ne point manquer de le nommer – l'auteur de ces pages, lui, avait vraiment lu l'œuvre de Barrie... Il ne s'agit pas d'analyse littéraire, bien entendu, mais d'une simple présentation de quelques livres, dont l'auteur a lui-même traduit les passages cités. Traduction parfois étrange, mais qui restitue vraiment ce dont il s'agit.

J'ai créé à grand-peine ce fichier PDF à partir d'un livre extrait de ma collection personnelle pour l'intérêt et le plaisir des lecteurs de ce site, merci de ne point le reproduire et, ainsi, de respecter mon travail. C.-A. F.

## **J.-M. BARRIE**

**Si vous allez quelquefois rue de Richelieu, dans le temple français du livre, ne demandez pas d'ouvrage de M. Barrie. L'auteur de My Lady Nicotine, du Little Minister et de Sentimental Tommy y est inconnu ; sa renommée, presque aussi grande en Angleterre que celle de M. Kipling, s'est arrêtée aux marches de granit de la Bibliothèque Nationale.**

**Il faut donc vous raconter l'histoire de cet illustre inconnu. J. M. Barrie naquit le 9 mai 1860 à Kirriemuir, petite ville de laboureurs et de tisserands dans le Comté de Forfar en**

Ecosse, non loin de Perth et de Dundee. Dans la littérature Kirriemuir s'appelle Thrums et vous ne sauriez croire combien de personnages immortels sont originaires de cette petite ville : Gavin Dishart, Tommy Sandys, Grizel, sans parler de M. Barrie lui-même. L'Université d'Edimbourg veilla d'abord sur le futur romancier et lui conféra même le diplôme de Master of Arts; puis le journalisme, dans un Nottingham paper et la Saint James's Gazette, absorbèrent son activité. Des journaux M. Barrie passa aux revues, *British Weekly*, *Speaker*, *Good Words*, et enfin aux livres.

M. Barrie a la physionomie fatiguée, pénétrante et fine d'un artiste; il est petit et nerveux et ne représente pas au physique, comme M. James Bryce, l'Ecossais sérieux et un peu rude, maigre et roux, trapu, râblé, musclé. Mais au moral il est aussi renfermé, aussi timide, aussi ennemi de la réclame personnelle. Dans *Margaret Ogilvy* il écrivit à ce sujet : « Vous connaissez seulement la coquille d'un

Écossais avant d'avoir pénétré dans son home. A son bureau, au club, dans les réunions mondaines, partout où vous et lui paraissez vous entendre à merveille, il demeure en réalité comme une maison aux persiennes fermées, à la porte verrouillée. » Un jour l'éditeur d'un de ces Tout-Londres bleus, rouges ou verts, qui florissent dans ce pays de la réclame, le pria d'écrire sur lui-même une notice biographique; il reçut les lignes suivantes : « En arrivant à Londres le premier soin de M. Barrie fut de faire une collection de cigares superfins. L'auteur de *My Lady Nicotine* n'est pas lui-même un fumeur, mais le garçon de son épicier fume volontiers. L'animal favori de M. Barrie est la baleine; il la nourrit avec des marrons très murs. » Nous voilà donc prévenus : nous ne connaissons jamais M. Barrie intime. Pourtant avec un homme de lettres il ne faut pas désespérer; il se trahit nécessairement dans ses livres : les aventures de Thomas Sandys nous ouvriront des horizons sur sa vie intérieure

ets'il n'aime pas qu'un autre écrive sur sa personnalité, il se confessera peut-être lui-même. En effet nous lisons cet aveu : « Ma misérable faiblesse de caractère, lorsque je dis qu'un personnage rit vaguement, me force à rire vaguement ; si mon héros fronce les sourcils ou cligne de l'œil, je fronce les sourcils et je cligne de l'œil ; s'il est lâche ou sujet à des contorsions, je me sens une âme de chien couchant ou j'enroule mes jambes de telle façon que je suis obligé de cesser d'écrire pour me dégager. Je salue en même temps que mon personnage, je mange comme lui, je ronge ma moustache comme lui. Si mon personnage est une dame au rire exquis, je vous épouvante soudain en riant d'une façon exquisite. On nous parle de l'extraordinaire versatilité d'un acteur qui pouvait être gras et maigre dans la même soirée, alors que faut-il penser du romancier qui est une douzaine de personnes différentes dans une heure ? Au point de vue moral, nous devons dégénérer ; — mais ceci

est un sujet dont il est prudent de s'écarter. » Oh, oh, cette peinture de M. Barrie à son bureau, nous en dit long sur ses nerfs et son imagination ! Plus loin je rencontre cette observation : « Il y a des écrivains qui peuvent faire le plan préliminaire de leur récit aussi clairement que s'il s'agissait d'un voyage en chemin de fer ; et jusqu'au bout ils restent fidèles à leur itinéraire. Je ne fus jamais l'un de ceux-là. Il est vrai que je cherche longtemps sur la carte la meilleure route et je la trace à l'encre rouge, mais au premier carrefour mes personnages s'égarent. « Revenez, » m'écriais-je « vous avez quitté la route. » « Nous préférons ce nouveau chemin ! » répondent-ils. Je prends une grosse voix pour leur dire : « Vous n'êtes que des personnages de roman et le roman est à moi. » Mais rarement ils reviennent, et, à moins que ce ne soit moi qui cède, nous cessons d'être amis, ce qui est fatal pour le livre... » Vous voyez que nous finissons par être rensei-

gnés même sur la composition secrète de M. Barrie.

Thrums, disent les guides, est une petite ville de trois mille habitants. Je ne la visiterai sans doute jamais et je me fais une idée chaotique de ses rues, de ses jardins, du presbytère, des églises et des écoles ; j'oriente ses vallées tout de travers et je dois faire remonter les rivières vers leurs sources. Mais cela me suffit et je ne tiens pas aux corrections que je pourrais faire du haut d'*Une Fenêtre dans Thrums*. Il y a quelque dix ans je lus ce livre, l'un des débuts de M. Barrie, à la veille d'un voyage en Ecosse, lorsque je cherchais à me familiariser le avec « broad accent » et je retrouve dans mes notes cet échantillon d'humour : « Jimsy fut le grand poète de Thrums et consacra trente années de sa vie à un long poème épique ; le

millénaire. <sup>1</sup> Il s'était voué à l'idée d'écrire une œuvre que le monde ne laisserait pas volontiers périr avec son auteur et il commença son livre avant d'avoir terminé son éducation. Autant que je puis croire il n'écrivit jamais une ligne qui ne devait pas figurer dans son poème... De son métier Jimsy était imprimeur. A mesure qu'il écrivit son livre, il imprimait et reliait les dix exemplaires du tirage complet... Le texte se trouve sur un seul côté de chaque page tirée à part comme un petit prospectus. Peu riche en caractères, Jimsy se trouvait souvent à court pour une lettre. L'e lui causa beaucoup d'ennuis. Ceux qui le connurent le mieux racontent qu'il essayait de penser avec des mots sans e, quand il n'y pouvait parvenir il faisait des coquilles avec des a et des o. Il savait composer correctement, mais dans le livre on trouve beaucoup de lettres majuscules au milieu des mots et parfois

---

1. *Les mille ans avant le jugement dernier.*

il y a un point d'interrogation après « Hélas » ou « Malheur à moi » parce que les signes d'exclamations étaient déjà tous employés... » Malheureusement ce livre est écrit en écossais et n'est pas toujours d'accès facile même aux Anglais. A moins que vous n'avez fait une étude spéciale sur le langage de la Jolie Fille de Perth, je ne vous en conseille pas la lecture.

On ne pourrait certainement pas en France publier ainsi un livre tout entier en patois. Chez nous l'écriture est bien plus homogène, bien moins variée. Même nous ne nous écartons jamais beaucoup du style classique ; de Maupassant à Anatole France la distance n'est pas très grande. Au contraire, quel énorme trajet sépare Addison, par exemple, de George Meredith ! C'est seulement dans la poésie lyrique que nous possédons un peu cette variété de la littérature anglaise. Il suffit, pour s'en rendre compte, de songer à Racine et aux chœurs d'Athalie, puis à Victor Hugo dans ses Orientales, à Leconte de Lisle, Sully-

Prudhomme et les Parnassiens, et enfin aux Symbolistes.

Ce manque de variété dans la littérature française, cette nappe d'uniformité semble s'étendre de plus en plus sur nos romans. Maupassant, dans sa préface de *Pierre et Jean*, détaille toute la gamme française qui va depuis *Monte-Christo* jusqu'à *Rouge et Noir*... Hélas, il semble aujourd'hui qu'à part de rares romans pastoraux comme ceux de M. René Bazin ou M. André Theuriet, des romans historiques comme les *Tronçons du Glaive des Margueritte*, *Saint-Cendre* de M. Maindron, la plupart de nos œuvres de fiction soient sorties de quelque mystérieuse école normale où de savants professeurs ont extrait des œuvres de M. Bourget, de M. Prévost, de M. Paul Hervieu la psychologie rituelle et l'appareil ordinaire du Roman. Leurs jeunes élèves varient seulement les cadres : la ville d'eau mondaine, la garçonnière... ; si bien qu'en les lisant on croit les relire.

L'œuvre de M. Barrie, au contraire, paraît originale et l'on peut dire qu'il a créé des types qui se meuvent dans un cadre nouveau. Gavin Dishart est pasteur d'une des églises de Thrums et jamais congrégation de dévots écossais n'a montré plus d'enthousiasme pour son pasteur. Le ministre était tout petit, joli comme un Tanagra et l'on venait de trente milles à la ronde pour l'entendre : surtout ses sermons contre les femmes lui valurent la plus grande popularité dans le Comté. Malheureusement le petit ministre n'avait pas vingt-cinq ans et quand on parle contre les femmes à cet âge, on est bien près d'être amoureux ; hélas ! son cœur a été touché par une Bohémienne ! Et comme Rodrigue, le pauvre Gavin hésite entre son amour et son devoir, entre Babbie et sa congrégation. Bientôt ses ouailles se méfient, le surveillent et le surprennent par une horrible nuit d'orage au moment où devant le chef d'un campement de Bohémiens, il est marié « sur les pincettes » à Bab-

bie l'Égyptienne. Indignation, colère, désespoir ; le terrible Lang Tammis, une sorte de sacristain-vicaire sonne à toute volée la cloche de l'Église convoquant les fidèles pour la déposition du pasteur indigne ; mais, tout à la fois, on apprend que la mystérieuse Bohémienne était fiancée à lord Rintoul et que le noble lord ainsi que le petit ministre se trouvent en danger de mort sur un flot de sable qui se désagrège à vue d'œil au milieu d'un torrent débordé. La congrégation se rend en foule sur la rive. Je n'essaierai pas de raconter toutes les péripéties émouvantes et poétiques qui terminent le livre ; écoutez seulement le testament crié par le Petit Ministre à ses fidèles au milieu du fracas du torrent qui couvrait toutes les voix humaines, sauf celle de ce petit homme, le plus puissant prédicateur d'Écosse au dire de Thrums : « Si vous m'entendez, levez les mains ! » La congrégation l'entendit et personne ne s'étonna que sa voix ait pu traverser le précipice. Le brouillard,

qui s'enlevait, montra les fidèles faisant le geste commandé. Beaucoup de mains restèrent en l'air pendant quelque temps, car ils ne songeaient point à les abaisser tant était grande la frayeur tombée sur eux, comme si le Seigneur était proche...

« A chacun de mes aînés », cria Gavin « et à ma servante Jeanne je laisse un livre ; ils iront dans mon cabinet et le choisiront eux-mêmes.

« C'est mon désir que chaque famille de la congrégation possède un petit souvenir de moi. Vous direz cela à ma mère.

« Je dois cinq shillings à Hendry Munn pour avoir raccommodé mes souliers, et une somme un peu moindre à Baxter, le maçon. On trouvera chez moi deux livres sterling appartenant à Rob Dow qui m'avait demandé de les garder pour lui ! Je ne dois rien à aucune autre personne et vous vous en souviendrez si Matthew Cargill, le libraire ambulante, demande encore le prix d'un

Joséphe que je ne lui ai point acheté.....

« La prière de la semaine aura lieu, comme d'ordinaire, jeudi à huit heures, et les aînés d'entre vous officieront. M<sup>r</sup> Carfrae ou M<sup>r</sup> Trail me remplaceront dimanche si mon successeur n'a pas encore été élu.

« Je désire que M. Ogilvy, le maître d'école, et personne autre, soit chargé de préparer ma mère à la nouvelle de ma mort et de la lui annoncer. Vous lui direz que c'est ma requête solennelle : il devra accomplir sa mission sans trouble et avec bonne humeur.

« Mais si M. Ogilvy n'est plus de ce monde, la nouvelle sera apportée à ma mère par ma femme chérie. La nuit dernière j'ai été marié, dans la montagne, sur les pincettes, mais avec la sanction de Dieu, à celle que vous appelez la Bohémienne, et en dépit de ce qui est arrivé depuis et que vous saurez bientôt, je déclare ici solennellement qu'elle est mon épouse, et vous la chercherez au Château de Spittal ou ailleurs jusqu'à ce que vous la tron-

viez et vous lui direz de se rendre auprès de ma mère et de vivre avec elle, car ce sont les ordres de son époux. »

Il est difficile de montrer dans un raccourci plus saisissant toutes ces qualités écossaises : courage devant la mort, piété inaltérable, souci constant du bien d'autrui, affection peu bruyante mais profonde.

Il y a pourtant des exceptions à ce caractère national s'il faut en croire les deux livres admirables — *Sentimental Tommy* et *Tommy and Grizel* — qui nous font vivre l'histoire de Thomas Sandys. Cette fois M. Barrie a voulu nous exposer la psychologie d'un artiste et il l'a fait en homme qui s'y connaît ! Gilray et Marriot, les personnages sentimentaux de ce délicieux volume d'ironie « *My Lady Nicotine* » vont être recréés sous une forme plus puissante et tragique. Toutes les petites hontes qui se rencontrent dans le tempérament artistique sont habilement glanées et liées en lourde gerbe. Tommy est léger, superficiel ;

lorsqu'il arrive à la gloire il reste « un boy et toutes les ladies sont des girls ». Autour de tous ses amis il trace de pathétiques fictions et les larmes qui lui montent aux yeux, coulent pour ses fictions non pour ses amis. Toute crise du cœur humain, toute joie ou toute douleur, dont il est le témoin, deviennent pour lui matière à composition, à développement, et ses broderies imaginaires lui paraissent plus réelles que la réalité même. Sa vanité est prodigieuse : par elle, bien qu'il ne soit pas naturellement courageux, il peut accomplir des actes d'héroïsme et de stoïcisme ; sans savoir nager il sauvera un enfant qui se noie dans un torrent ; pour se faire plaindre ou admirer de Grizel, son amie d'enfance, il se donnera, de sang-froid, une entorse affreuse ; par vanité encore il courra après lady Pippinworth dans le bois de Spittal et escaladera le mur du parc, où il doit trouver la mort. L'incapacité d'aimer est le châtiment tragique d'un pareil caractère : Tommy, qui sans cesse se trompe lui-même.

avant de tromper autrui, peut se croire amoureux lorsqu'un obstacle le sépare de la femme qu'il pense aimer, par exemple si Grizel semble le repousser à cause de son caractère frivole et vaniteux, ou lorsque pour satisfaire sa conscience il soigne avec abnégation la pauvre femme devenue folle par sa faute. Mais de l'union des cœurs, de l'amour pour la femme le pauvre Tommy ne comprend rien.

En face de Sandys et dans la vive lumière du contraste se dresse l'une des plus nobles et des plus touchantes figures de la littérature anglaise : Grizel. Voici son portrait. « Ses yeux étaient très écartés et vous permettaient de regarder au fond de leurs prunelles sans jamais trembler, ils étaient si clairs, si chercheurs qu'ils semblaient toujours demander la vérité. Sa bouche au repos était peut-être dure, parce qu'elle se fermait nettement, mais souvent elle se plissait sur le côté d'une façon exquise lorsqu'elle souriait ou était cha-

grine ou sans aucun motif, simplement parce qu'elle ne pouvait retenir cette physionomie, reste d'expression enfantine qui avait oublié de vieillir. Alors tout ce qu'il y avait de personnel et de délicieux en elle semblait monter à ses lèvres, si bien qu'embrasser ce sourire convulsé de Grizel aurait été l'embrasser tout entière. Elle avait une étrange façon de faire de petites inclinaisons de tête pendant qu'elle parlait ; on en oubliait entièrement ce qu'elle disait, bien qu'elle désirât le contraire. Sa voix était riche et nuancée ; quand elle avait beaucoup de choses à dire elle bruissait comme un ruisseau pressé, mais sa note tendre demeurait dans le souvenir surtout au déclin des jours. Parfois elle avait l'air d'un garçon. Son allure vaillante, le maintien de sa tête, sa noble franchise semblaient appartenir à un jeune garçon qui aurait été prince et n'aurait jamais connu la crainte. » Tout le caractère de Grizel se trouve dans ce portrait. Grizel la fille adoptive du bon docteur Mac Queen et la

meilleure de ses garde-malades, Grizel solitaire dans sa maison de Thrums, portant gaie-ment sa profonde douleur de l'abandon de Tommy, Grizel la singulière voyageuse en Suisse où elle est partie pour soigner Tommy qu'elle trouve bien portant et en train de cour-tiser lady Pippinworth, Grizel enfin qui aime tant les enfants et n'en aura jamais ! Pauvre Grizel, pendant sa courte folie elle voyait « un enfant vêtu de blanc qu'elle croyait poursui-vre et ne pouvait jamais atteindre, » mais ce n'était pas un enfant de sa connaissance, « car il avait l'air si triste ! »

Avez-vous remarqué comme les écrivains anglais savent parler des enfants ? Daudet est peut-être le seul dans notre littérature qui ait su trouver cette tendresse déchirante des Dickens, des George Eliot<sup>1</sup>, des Brontë, des Barrie. Oh, les beaux bébés anglais, si roses, si blancs, si potelés, poussant les cris joyeux de

---

1. *The Mill on the Floss.* — *Jane Eyre.*

cette langue chantée ! Avec une délicatesse de touche et une justesse incroyables, M. Barrie, dans *Sentimental Tommy*, nous a fait pénétrer dans ces âmes puériles, dans ces tendres intelligences, dans ces actions naïvement égoïstes ou sublimes avec inconscience. Grizel est la fille d'une pauvre femme qui, après avoir mené une vie légère, est devenue à moitié follé et presque poitrinaire ; on l'a surnommée la Dame Peinte, la Painted Lady ; elle vit à l'écart ; les gens de Thrums évitent de lui adresser la parole et les gamins de la ville font hou hou, en la voyant. Et la pauvre Painted Lady va mourir seule, sans soins derniers, sans que personne l'ensevelisse dans son linceul. Heureusement sa fille se nomme Grizel, la petite Grizel, qui vient d'atteindre ses onze ans. La fillette demande au docteur Mac Queen la permission de soigner un pauvre homme qui va mourir et quand elle est installée dans sa garde elle lui pose toutes sortes de questions : Comment sait-il que l'homme

va mourir? Que compte-t-il tout bas en lui prenant le poignet? Qu'écoute-t-il donc quand il frappe sur la poitrine? Est-ce qu'on n'est pas en danger de mort aussi longtemps qu'on peut se lever, s'habiller et sortir? Sait-on si l'on va mourir? Si on ne le sait pas, est-ce un signe qu'on n'est pas très malade? Et les soins que donne Grizel au moribond sont parfaits : personne ne sait comme elle, lui faire prendre un remède ou dresser son oreiller ; si bien que le malade va mieux et le docteur pense un instant qu'il va guérir. Il le dit à Grizel en la félicitant ; mais la fillette est déappointée : « Vous m'aviez dit qu'il était sûr de mourir ! » fit-elle avec reproche. Enfin il meurt et Grizel obtient encore la permission de l'ensevelir suivant les indications du médecin et sans le secours de personne. Alors elle est heureuse. Et quelques semaines plus tard quand sa mère, la Dame Peinte, va mourir, elle saura la soigner et l'ensevelir toute seule !

Vous voyez déjà qu'il est urgent de traduire en français — et de traduire dignement — *Tommy and Grizel*. Laissez-moi ajouter qu'il n'y a presque pas de longueur dans ces romans, la composition du récit est parfaite, le style est si travaillé qu'il a l'air tout simple, l'ironie semble maniée par Alphonse Daudet et seulement deux ou trois traits d'humour m'ont paru un peu forcés. Je serai fier si j'ai contribué à faire connaître en France un pareil écrivain.

**BIBLIOGRAPHIE.** — *Better Dead*, 1887; *Auld Licht Idylls*; *An Edinburgh Eleven*; *When a Man's Single*, 1888; *A Window in Thrums*, 1889; *My Lady Nicotine*, 1890; *The Little Minister*, 1891; *Sentimental Tommy*; *Margaret Ogilvy*, 1896; *Tommy and Grizel*, 1900. — Comme auteur dramatique M. Barrie a fait jouer : *The Professor's Love Story*, 1895; *The Little Minister*, 1897; *The Wedding Guest*, 1900.

FIN

Nous sommes en avril 2009, lorsque je mets à la disposition des lecteurs ce texte et l'indifférence des éditeurs français n'a point encore varié, mais je compte bien faire changer cette situation !